

GBPress- Gregorian Biblical Press

Les amitiés dans la vie religieuse

Author(s): Joseph de Guibert

Source: *Gregorianum*, Vol. 22, No. 2 (1941), pp. 171-190

Published by: GBPress- Gregorian Biblical Press

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/23569465>

Accessed: 22-10-2015 21:02 UTC

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



GBPress- Gregorian Biblical Press is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Gregorianum*.

<http://www.jstor.org>

Les amitiés dans la vie religieuse

« L'amitié particulière, au sens le plus noble du mot, a été considérée tantôt comme auxiliaire pour la vie spirituelle des religieux, tantôt comme un danger et un obstacle à la perfection ». Cette constatation est faite, dans son bel article du *Dictionnaire de Spiritualité* sur l'*Amitié*, par Mgr Van Steenberghe qui l'appuie d'une série d'exemples et de textes nous montrant « les monastères du moyen âge foyers de saintes amitiés » et au contraire les auteurs spirituels modernes semblant le plus souvent « ne même pas supposer qu'il puisse [dans la vie de communauté] y avoir place, entre les amitiés sensibles et la charité, pour des amitiés spirituelles »¹.

Le savant évêque remarque justement qu'il n'est pas nécessaire « d'attendre les temps modernes pour voir les amitiés particulières considérées comme des obstacles à la perfection religieuse » et il cite le texte catégorique des *Constitutions monastiques* pseudo-basiliennes : « Qu'il ne doit pas y avoir dans une communauté (σύστημα) d'ascètes, des amitiés (ἑταίρειαι) de deux ou trois frères », car « ce n'est pas là charité, mais scission et division »². La constatation générale reste vraie cependant : tandis qu'au moyen âge nous rencontrons dans la littérature monastique des hymnes à l'amitié comme le traité d'Aelred de Rieval ou sa touchante lamentation sur la mort de son ami Simon³, l'impression donnée par la lecture des écrivains

¹ M. VILLER, *Dictionnaire de spiritualité*, I (Paris, 1937), 521-25.

² Ps. BASILE, *Constitutiones monasticae*, c. 29, PG. 31, 1417.

³ AELRED DE RIEVAL, *de Spirituali amicitia*, PL., 195, 659-792, surtout le livre II, où par deux fois il compare aux bêtes l'homme sans amis : « Ego eos non tam homines quam bestias dixerim » *ibid.* c. 676, cf. 671 ; la lamentation sur Simon forme le chapitre 34 qui clôt le livre I du *Speculum caritatis*, *ibid.* 539-546. — On sait que le *de Amicitia christiana* de Pierre

spirituels plus récents qui abordent la question, est en général celle d'une impossibilité à faire coexister pratiquement dans la vie en commun, la nécessaire charité fraternelle envers tous avec une amitié particulière même spirituelle.

Sans prétendre traiter à fond la question posée par une telle constatation, les pages suivantes voudraient simplement en éclairer un aspect souvent négligé, par quelques textes moins connus et quelques réflexions sur certains éléments du problème ⁴.

De ce problème complexe, il faut d'abord préciser le côté qui seul sera abordé ici. En effet, sous les termes *amitiés entre religieux* peuvent venir se grouper des faits extrêmement différents : parmi eux nous ne nous arrêterons présentement que sur le fait *moyen*, par certains côtés le plus intéressant, des amitiés saines, spirituelles, entre bons religieux, dans le cadre d'une vie vraiment régulière ⁵; nous laisserons donc de côté et les

de Blois, PL 207, 871-958 et mieux ed. M. Davy, Paris, 1932, dépend étroitement du traité d'Aelred; cf. RAM., 1933, p. 213-214.

⁴ Le problème des « amitiés particulières » ne se pose pas uniquement dans la vie religieuse : il existe aussi dans les séminaires et dans les collèges, et en général partout où un nombre de personnes assez considérable vivent en communauté. Je ne l'examinerai ici que tel qu'il se présente dans les communautés religieuses : ailleurs, en effet, les termes dans lesquels il se pose ne sont pas exactement les mêmes, et pour y appliquer les considérations suivantes il y aurait lieu à plus d'une précision ou correction. On m'excusera dans un simple article de ne pas traiter la question dans toute son ampleur.

⁵ Je dis amitiés *saines, spirituelles* : sont *saines* les amitiés qui, soit dans les motifs de l'affection particulière pour l'ami ou les amis, soit dans les manifestations de cette affection, n'ont rien que de moralement bon, et de psychologiquement normal ; elles mériteront d'être appelées en outre *spirituelles* lorsque cette affection mutuelle des amis tendra en première ligne à procurer le bien spirituel, surnaturel, de leurs âmes ; d'autres motifs légitimes pourront venir renforcer celui-là, mais ils resteront toujours secondaires et entièrement subordonnés à cette fin essentielle et première de l'amitié spirituelle. Ce terme d'*amitié spirituelle* pourrait recevoir, dans un traité philosophique sur l'amitié, une extension plus large : je le prends ici dans le sens que lui donnent les auteurs de spiritualité dont nous aurons à examiner les textes.

amitiés coupables, nuisibles, dangereuses, et les amitiés plus célestes qu'humaines que nous voyons parfois apparaître et rayonner dans la vie des Saints.

Au-dessous du cas moyen, il y a, en effet, la multiple variété des amitiés particulières au sens péjoratif du mot, franchement mauvaises, longuement décrites et cataloguées dans une foule de livres spirituels. En première ligne viennent les amitiés nettement *sensuelles*, soit entre jeunes gens, soit même entre religieux d'âge différent, provoquées par un gentil minois, entretenues par des signes d'affection et des familiarités, sinon toujours coupables, du moins mettant dans un danger plus ou moins immédiat la fidélité au vœu de chasteté : cas, hélas ! trop clair. Sans être ainsi proprement sensuelles, d'autres amitiés *sensibles* peuvent naître du besoin de satisfaire une affectivité trop intense et mal dominée : il pourra n'y avoir, pour le moment du moins, aucun danger prochain du côté la chasteté, mais il y aura, dans le développement donné par une telle amitié à cette affectivité désordonnée, parfois malade, une entrave considérable pour la vie spirituelle et une impossibilité de tout progrès sérieux, sans compter le risque toujours réel de glissement insensible à une affection pleinement sensuelle. Dans un autre ordre d'idées, il peut y avoir des amitiés intéressées, coteriées ou petits groupes fermés ; parfois la vulgaire ambition fera cultiver à un jeune homme la précieuse amitié de ceux qui profitent de ses services et sur qui il compte pour être poussé ; ailleurs, entre égaux, ce sera le soutien, la défense mutuelle, ou simplement la satisfaction trouvée à vivre dans un petit cercle d'intimes, en communion d'idées et de goûts, au lieu d'avoir à se faire tout à tous, comme le demandait la vraie charité : autant de sources de divisions, de dissensions et d'autres mille maux dans la vie de communauté lorsque s'y introduisent de pareilles *pestes*, selon le mot vigoureux de S. Vincent de Paul⁶. Et je ne parle pas du cas, encore pire, où de semblables amitiés sont cherchées par un religieux en dehors de sa communauté, dans des milieux séculiers ou même mondains.

⁶ S. VINCENT DE PAUL, *Oeuvres*, éd. COSTES, t. 10, Paris, 1923, p. 495.

2 « *Gregorianum* » - XXII (1941), - vol. XXII.

A l'autre extrémité de la gamme spirituelle resplendissent de pureté et de tendresse des amitiés comme celle d'un S. François et d'une sainte Claire, celle d'une sainte Catherine de Sienne avec le Bx Raymond de Capoue ou avec ces jeunes gens de son âge qui l'entouraient comme une mère, celle encore d'un S. François de Sales et d'une sainte Jeanne Françoise de Chantal. . . Nous ne nous y arrêterons pas davantage : on est là, me semble-t-il, sur un plan analogue à celui où se situent les familiarités divines des plus hauts sommets de la vie mystique. Dans ces âmes déjà merveilleusement purifiées par des années de pénitence et de charité extraordinaires, nous nous trouvons en présence de cas privilégiés par lesquels Dieu veut nous encourager dans notre pénible marche de pauvres pèlerins, plus que nous offrir des exemples qui puissent nous servir de norme dans cette marche. D'une façon ou d'une autre, nous aurons tous à imposer de durs renoncements à nos affections humaines, même les meilleures, pour les empêcher de se dérégler; c'est afin de nous soutenir dans cette voie austère, que Dieu nous fait entrevoir en ces saints quelque chose de ce que sera un jour notre vie affective, même entre hommes, dans la pureté et la splendeur du ciel; tout comme par les éblouissements de la haute contemplation ravissant les mêmes saints, il nous encourage à marcher généreusement à travers les obscurités de la foi, en nous faisant soupçonner par ces effusions de lumière, encore imparfaite cependant, ce que seront un jour les clartés dont nous serons tous rassasiés dans la patrie.

Laisant donc de côté et ces magnificences, et ces misères, nous nous arrêterons uniquement au cas d'amitiés saines, viriles, surnaturelles, entre religieux, mais cependant amitiés au sens propre du mot; donc se distinguant mettement de la charité fraternelle générale qui doit animer le religieux vis-à-vis de tous ses compagnons de vie, ayant par conséquent un caractère d'affection et d'intimité spéciales, particulières. De telles amitiés pourront naître sous l'action de multiples circonstances: communauté d'origine, d'éducation, de formation, de travail, longues années passées ensemble, au milieu de difficultés qui rapprochent les âmes en les amenant à s'appuyer l'une sur l'autre;

harmonie naturelle de deux caractères, de deux esprits, facilité à se comprendre mutuellement, à penser et à sentir de même, identité d'aspirations surnaturelles pour le service de Dieu; ou encore découverte, peut-être fortuite, des richesses spirituelles d'une âme, aide donnée ou trouvée en elle pour aller à Dieu... Il serait facile de multiplier sans fin les faits qui, au cours d'une vie religieuse fervente et régulière, peuvent ainsi rapprocher deux âmes et créer entr'elles cette estime et sympathie mutuelles, cette aisance de communication, cette inclination réciproque à rendre service et à se dévouer, cette cordialité de rapports atteignant un degré notablement plus élevé qu'avec les autres, qui constituent entre ces deux âmes le lien d'une amitié particulière.

Qu'un tel état de fait existe fréquemment, et entre bons religieux, la moindre expérience de la vie de communauté suffit à le constater: du reste, les religieux étant des hommes, la chose est pratiquement inévitable. Il ne s'agit donc pas d'examiner si et comment on empêchera de se former jamais cette intimité plus grande que des circonstances, bien souvent indépendantes de leur volonté, créeront spontanément entre deux religieux: la question précise est de savoir si une telle intimité peut être légitimement acceptée et volontairement entretenue. Peut-on admettre, bien entendu dans les limites compatibles avec une parfaite régularité religieuse, un échange de manifestations d'amitié qui développera cette intimité, la resserrera, la rendra plus profonde? Peut-on y chercher un moyen de mieux servir Dieu, un secours pour progresser dans la vie intérieure, dans le zèle des âmes, dans la charité envers la communauté où on vit?

A vrai dire, lorsque les auteurs spirituels distinguent expressément l'amitié spirituelle qui doit unir entr'eux tous les membres d'une communauté et l'amitié particulière liant plus intimement deux ou trois parmi eux, ils ne se posent guère cette question précise. Beaucoup d'entr'eux, en effet, se contentent de parler de l'amitié en général, de distinguer amitiés charnelles, naturelles et spirituelles, et, quand ils parlent de celles-ci, ils ne distinguent pas, pour les religieux, entre l'affection ami-

cale commune et celle qui se particularise⁷; ou, quand ils en viennent à ces affections particulières, leur attention se concentre sur les amitiés particulières dangereuses ou mauvaises, pour mettre très justement et très fortement en garde contre elles, laissant de côté l'aspect positif de la question, ou ne l'effleurant que pour rappeler d'un mot la possibilité théorique d'amitiés particulières spirituelles entre religieux, mais sans en envisager la réalisation pratique dans la vie courante.

Pour ne parler que de deux saints, et de deux saints d'une psychologie singulièrement fine, S. François de Sales et S. Vincent de Paul, le premier a un *Entretien*, le IV^e, « sur le sujet de la cordialité », sur « cet amour cordial duquel les soeurs se doivent aimer les unes les autres »⁸. Il note d'abord que « la cordialité n'est autre chose que l'essence de la vraie et sincère amitié » qui doit exister entre religieux et dont il explique avec son charme habituel la nature et les manifestations. Mais une question lui est posée : « Vous désirez savoir, ma chère fille, répond-il, si vous n'oseriez plus témoigner d'affection à une soeur que vous estimez plus vertueuse que non pas à une

⁷ Mgr Van Steenberghe, *loc. cit.*, c. 524, cherchant la raison de l'attitude différente des moines médiévaux et des spirituels modernes vis-à-vis de l'amitié entre religieux, se demande si, pour une part, la raison initiale n'en est pas dans l'inégalité numérique des monastères si nombreux du moyen âge et des communautés modernes plus restreintes en général: les inconvénients d'amitiés particulières seront moindres dans une réunion très nombreuse que dans un petit groupe. Sans nier la valeur de cette observation, je pense que, pour une grande part aussi, la différence vient de ce que les théoriciens anciens de l'amitié religieuse distinguaient moins charité, cordialité fraternelles générales, et amitiés particulières: ainsi encore en 1601 le jésuite Bernardin Rossignoli écrit à la louange de l'amitié un beau chapitre d'inspiration très patristique, mais ne distinguant pas nettement les deux cas, de *Disciplina perfectionis christianae*, IV, c. 27, à comparer, par exemple, avec ceux de DAVID D'AUGSBOURG *De Exterioris et interioris hominis compositione* III, c. 34-35, ed. Quaracchi, 1899, p. 232-39.

⁸ *Entretiens de S. François de Sales d'après les anciens manuscrits*, Annecy, 1933, p. 61-81; pour cet entretien en particulier, il est bon de se reporter à cette édition qui donne seule le texte original tel qu'il fut recueilli par les auditrices, les variantes y étant assez nombreuses avec celui du tome VI des *Oeuvres*, p. 318 ss.

autre? A cela je vous dis que, si bien nous sommes obligés d'aimer plus ceux qui sont plus vertueux de l'amour de complaisance, nous ne les devons pas pourtant plus aimer de l'amour de bienveillance et ne leur devons pas rendre plus de témoignages d'amitié »⁹. De quoi il donne deux raisons : Notre Seigneur ne l'a pas fait, mais semble avoir donné plus de signes de son amour aux imparfaits et aux pécheurs; de plus nous ne pouvons savoir qui sont les plus vertueux, les apparences trompant souvent. D'où la conclusion : « Il faut donc nous tenir en l'affection que nous devons avoir pour nos soeurs le plus également qu'il se peut ». Il est vrai qu'en bon observateur qu'il est, le saint, à la fin de l'entretien, reviendra sur ce point pour demander qu'on ne prenne pas ce qu'il a dit, avec trop de rigueur : « . . . Pour ce que j'ai dit qu'il faut rendre notre amour si égal envers toutes les Soeurs que nous n'en ayons point plus pour une que pour l'autre : cela veut dire, autant que nous le pourrons; car il n'est pas à notre pouvoir d'avoir autant de suavité en l'amour que nous avons pour les unes, avec lesquelles nous avons moins d'alliance et de correspondance d'humeur, qu'avec les autres auxquelles nous avons de la sympathie¹⁰ ». Mais on le voit, la question « des vraies amitiés » sur laquelle Philothée, femme du monde, avait reçu des conseils si sages et si larges, n'est pas abordée ici : dans l'*Introduction* du reste, le saint avait expressément distingué le cas des religieux auxquels « les amitiés particulières et affections extraordinaires nuisent infiniment » et « le reste du monde » où est nécessaire une « partialité sainte » qui se choisisse des amis parmi les bons¹¹.

S. Vincent de Paul lui aussi, à la Conférence du 2 juin 1658¹², entretient les Filles de la Charité sur la cordialité et

⁹ *Ibid.* p. 72.

¹⁰ *Ibid.*, p. 80.

¹¹ *Introduction à la vie dévote*, III, 19 (*Oeuvres*, t. 3, p. 204); aux amitiés mauvaises et frivoles sont consacrés les chapitres 17 et 18, et le saint y revient de nouveau dans les chapitres 20 et 21.

¹² *Oeuvres*, éd. COSTES, t. 10, Paris, 1923, p. 494-501; la même recommandation figure déjà dans le premier règlement des Filles de la Charité donné en 1645 et 1646 (*ibid.*, t. 13, p. 556, 559); et à ses Missionnaires, dès

les amitiés particulières, à propos des deux règles 39 et 40 qu'il leur avait données : « Quoiqu'elles doivent s'aimer beaucoup les unes les autres, disait la 40^e, elles se donneront pourtant de garde des amitiés particulières, lesquelles sont d'autant plus dangereuses qu'elles paraissent moins l'être, parce qu'on les couvre ordinairement du manteau de la charité, n'étant cependant qu'une affection de la chair et du sang. C'est pourquoi elles les fuiront autant ou plus que des inimitiés, ces deux extrémités vicieuses étant suffisantes avec le temps pour perdre la Compagnie ». M. Vincent distingue l'amour chrétien qui « aime tout le monde pour l'amour de Dieu, commençant par ses soeurs, puis s'étendant aux pauvres et à tout notre prochain », et l'amour d'inclination « par lequel on aime une personne plus qu'une autre parce qu'on a une certaine inclination pour elle qu'on n'a pas pour d'autres » Et avec son habituelle bonhomie, mais aussi avec une singulière vigueur, il souligne les maux que peut causer dans une communauté cet amour d'inclination, « un amour de bête », comme il l'appelle¹³. Mais il s'en tient là, sans laisser même entrevoir la possibilité d'autres amitiés entre religieuses.

Cette position négative est incontestablement celle qu'on rencontre le plus souvent chez les auteurs qui traitent des amitiés entre religieux, alors et jusqu'à nos jours¹⁴ : toutefois on peut aussi relever, au XVII^e et XVIII^e siècles, des textes plus nuancés et moins absolus. En voici par exemple trois, prove-

la retraite annuelle de 1635, est donné l'avis : « Eviter comme peste de la communauté toutes ligues, partialités et amitiés particulières ». (*Ibid.*, t. 11, p. 103).

¹³ *Ibid.*, t. 13, p. 495.

¹⁴ Ainsi ALVAREZ DE PAZ, t. I, *de Vita spirituali*, l. 5, p. 2, c. 26, cf. c. 22 ; de même LOUIS DE LA PUENTE, *de la Perfección del Christiano en todos sus estados* (1612), III, tr. 7, c. 11, cf. c. 9 ; dans son traité sur « l'union et la charité fraternelle », A. RODRIGUEZ se contente en terminant d'écarter « tres maneras de unión y amistad non buenas » *Ejercicio de perfección*, I, tr. 4, c. 18-20 ; le P. ADOLPHE DE DENDERWINDEKE OMCap., dans son *Compendium theol. asceticae*, Hongkong, 1921, I, p. 720, après un paragraphe général sur l'amitié, traite « de amicitia communi in Ordine Franciscano ; de amicitia particulari in Ordine vitanda ».

nant de jésuites et s'échelonnant à travers ces deux siècles : comme ils se trouvent dans des ouvrages rares et ont le mérite d'aborder la question ex professo, il ne sera pas inutile, je crois, de les citer assez largement.

En 1623, le P. Jules Negrone¹⁵ publiait à Milan un volume contenant *Tres novi tractatus ascetici*, dont le troisième est *De peculiaribus paucorum amicitiiis e quolibet coenobio et praecipue religiosorum exterminandis* (p. 181-338). L'ensemble de l'ouvrage, conformément au titre, s'attache uniquement à l'aspect négatif de la question : le premier chapitre est consacré à définir, non l'amitié en général, mais « *Quid sit amicitia damnata?* » (p. 184); suivent 150 pages sur la nature, les causes les dangers, les remèdes des mauvaises amitiés. L'auteur cependant ne croit pas pouvoir conclure sans se poser la question : « *Utrum in religionibus amicitia ulla permitti possit et qualis?* » A vrai dire il y consacre tout juste un minuscule chapitre 9, de cinq petites pages; du moins sont nettement posés quelques principes positifs. En premier lieu : « *Esse potest inter religiosos laudabilis quaedam amicitia, quae non modo moralis sit, qualem sibi mente conceperunt Plato, Aristoteles, Cicero, Seneca, Plutarchus et si qui alii de ea scripserunt; sed etiam christiana, qualem optabant esse S. Ambrosius, Augustinus, Cassiodorus et alii patres qui de ea disseruerunt; immo quae sit spiritualis, cuius veteres sub hac voce meminerunt* », et il renvoie à S. Chrysostome, S. Bernard, à la Conférence de l'abbé Joseph dans Cassien; deuxième assertion : cette amitié suppose la vertu, ne peut exister qu'entre hommes ornés des vertus

¹⁵ J. Negrone (Nigronius), né à Gênes en 1553, jésuite en 1571, mort à Milan en 1625; à partir de 1621, il publie toute une série de traités fort érudits sur divers points particuliers d'ascétisme religieux. — A la même époque le bénédictin Dom A. GAZET, dans son commentaire sur Cassien paru en 1616 (dans PL. 49, 1044) prenait, comme le rappelle Mgr Van Steenberghe, une position moyenne toute abstraite, celle même qu'écartait S. François de Sales, l'amitié plus étroite selon le degré plus grand de vertu. C'est aussi celle du franciscain Diego MURILLO qui, dans son *Escala espiritual* (1598) l. 4, p. 2, c. 7, cf. c. 12, indique les excès à éviter et met en face l'ordre abstrait de la charité générale.

chrétiennes et religieuses ; « 3° Iucundissima res est amicitia spiritualis ; 4° Utilissima est haec amicitia ». Mais « 5° Si Spiritus Sanctus adsit, haec spiritualis amicitia non est nisi fraterna caritas » ; d'où la conclusion : « Proinde minus necessaria est inter religiosos amicitia ulla peculiaris. Immo semper amicitiae nomen in communitatibus huiusmodi *suspectum est* ». Et il note en terminant que le réconfort et les conseils qu'au dehors on cherche auprès des amis, le religieux les trouvera normalement auprès de ses supérieurs et dans les relations communes de la charité fraternelle. On voit que, si la porte n'est pas absolument close, l'espace laissé aux amitiés particulières est réduit presque à rien.

A la fin du même siècle, à Rome en 1682, le P. Dominique Ottolini¹⁶ publiait un assez fort volume *Della conversazione religiosa*, approuvé par le P. Jean Paul Oliva et dédié à Innocent XI : après un premier livre sur ce qu'est la vie commune pratiquée par les religieux, deux autres sont consacrés l'un aux défauts à éviter, l'autre aux vertus à pratiquer dans cette vie commune, dont le fondement est « una virtuosa ed amichevole conversazione ». C'est au début du livre II, avant d'entrer dans le détail des défauts à fuir, qu'il place quatre chapitres sur l'amitié (p. 127-164) : « I. Quali sieno l'amicizie buone e utili fra' religiosi ; II. Si esaminano le condizioni delle male amicizie fra' religiosi, e in particolare fra' giovani ; III. Quali amicizie sieno buone ò male fra' religiosi attempati, e fra' disuguali d'età ; IV. Come debbano moderare le loro affezioni i religiosi che sono congiunti per consanguinità, ò per nazione ». Dès le début il pose le principe général que « quando alcuni religiosi contraggono particolari amicizie con pura intenzione d'esercitare la virtù, e massimamente la carità fraterna, non per

¹⁶ D. Ottolini, né à Lucques en 1623, jésuite en 1648, supérieur de nombreuses maisons et en particulier du noviciat de Rome, mort en 1694. C'est par erreur, comme l'a déjà relevé le P. E. RIVIÈRE dans son *Supplément*, n. 1868, que SOMMERVOGEL, VI, c. 14 attribue au P. Jean Dominique Ottonelli le livre dont nous parlons ; Ottolini avait composé aussi un recueil de méditations ; sur une intervention de lui dans la querelle du quiétisme, cf. P. DUDON, *Molinos*, Paris, 1921, p. 110-111.

trar dagli amici nè il diletto della conversazione, nè l'utilità del sovvenimento nelle proprie necessità, non son biasimevoli, ma piu tosto commendabili, ancorche di poi conseguiscano, oltre quel supremo e primario lor fine, amendue questi beni inferiori ». Mais, étant donné qu'à côté des bonnes amitiés il y en a, et beaucoup, de mauvaises; que les amis ne se choisissent guère après mûr examen de leurs qualités, mais que, même entre religieux, les amitiés se forment « per ventura », selon les circonstances qui rapprochent les âmes, il faut donc soumettre ces amitiés, dès qu'on s'aperçoit qu'elles naissent, à un loyal et sévère examen pour discerner quelles en sont les vraies racines: les fruits aussi permettront de les juger, mais souvent trop tard, quand les liens seront devenus trop forts. Qu'on ne trouve pas exagérée cette demande « d'esaminare tanto minutamente nella loro infanzia le amicizie già contratte, per purificare le maculate, per recidere le pericolose, e per promuovere le buone. Conciosiache sono certissime due verità: una che l'amicizie virtuose si confanno esquisitamente con la vita religiosa e sono istromento attissimo a conquistare la perfezione evangelica; l'altra che l'amicizie non virtuose arrecano irreparabile pregiudizio alle particolari persone che vi s'invischiano, e alla commune osservanza regolare, se in essa si tollerano » (p. 132). Passant aux cas particuliers Ottolini estime que les amitiés entre jeunes gens sont les plus dangereuses (p. 139), en raison du manque de pondération et de la naturelle impétuosité de cet âge. Il admet cependant comme possible « che la divina carità trasmuti per virtù di celeste alchimia il vil piombo delle naturali inclinazioni in oro nobile d'abiti santi, e che consagri quel giovanil ardore in fiamme purissime d'amor divino ». Mais on ne sera jamais sûr que ces amitiés avec le temps ne viendront pas à dégénérer: elles devront donc être surveillées avec une particulière attention, étant donné tous les maux qu'elles viendraient à causer une fois dégénérées. Entre religieux plus avancés en âge, « attempati », « rimoti già molti di que' pericoli per li quali possono degenerare », les amitiés bonnes contractées dans la jeunesse pourront devenir excellentes, et il s'en formera plus facilement de saintes et vertueuses; non que manquent

les dangers, même à cet âge, mais ils seront plus aisés à éviter. Moins simple est le cas des amitiés entre jeunes et vieux : Ottolini trace un délicieux tableau de ce que peuvent être de saintes amitiés de ce genre (p. 145), mais il reconnaît que l'égoïsme sénile, l'ambition juvénile, sans parler de plus honteuses passions, peuvent facilement se glisser dans de telles amitiés et les ravalier au niveau le plus bas; reste cependant qu'elles peuvent être très pures et très saintes, et alors fécondes en fruits exquis. Le quatrième chapitre est dans la même ligne : des liens créés par la parenté ou par la commune nationalité peuvent pratiquement naître de fort légitimes intimités, comme aussi des groupes et des coteries très dommageables. Tous les dangers des amitiés particulières sont relevés avec fermeté et acuité, mais un sens très fin des réalités psychologiques et des faits traditionnels amènent Ottolini à un exposé de doctrine singulièrement équilibré.

En tête du second in-folio de ses amples commentaires sur la *Praxis theologiae mysticae* de Godinez, le P. Emmanuel Ignace de la Reguera¹⁷ invite le lecteur à remercier avec lui Notre Seigneur qui lui a donné de pouvoir en 1740 publier à plus de soixante-dix ans le premier tome de son ouvrage, et, « quod magis mireris », d'en achever cinq ans après le second. C'est dans celui-ci qu'il consacre la question 2 de son livre VIII (n. 164-289) à traiter de l'amitié dans la vie spirituelle. Son exposé part du point de vue négatif et son premier assertum (n. 170) est ainsi formulé : « Amicitia privata, quae talis dicitur in malam partem, reprobanda venit, maxime in familiis religiosis ». Mais il ne s'en tient pas là, et, après avoir longuement détaillé les diverses espèces de mauvaises amitiés particulières ou « privatae », selon son expression, il ajoute (n. 205) : « Dico 2. Amicitia privata in bonam partem esse potest, adhuc in religiosis,

¹⁷ Em. de la Reguera, né près de Burgos en 1668, jésuite en 1682; après un long enseignement de philosophie et de théologie, est appelé à Rome comme réviseur général et y meurt en 1747: il traduit et commenta le bref traité de mystique écrit en espagnol au début du XVII^e siècle par le jésuite irlandais Godinez (Wadding), missionnaire au Mexique; son commentaire forme 2 vol., Rome, 1740-45, le premier dédié à Benoît XIV.

et laudanda : dummodo scilicet sit in Domino et in ordine ad profectum in perfectione ». Après avoir prouvé cette assertion, surtout par l'argument de tradition, il insiste sur les précautions à prendre pour empêcher une telle amitié de dégénérer ; en particulier il recommande : « Amicitia peculiaris in Domino non debet excludere, sed potius inducere amicitiam proportionatam ad omnes » (n. 229), comme « e converso amicitia, ut mox dicebam, universalis ad omnes non debet excludere amicitiam strictiorem ad multos, et magis adhuc strictam ad unum vel alterum ». D'où la conclusion, qu'il ne sera pas inutile de citer en entier (n. 239) : « Mihi habetur 1. amicitiam peculiarem, dummodo vere sit spiritualis, sanctam esse, ac nihil detrahare amicitiae debitae communitati et omni proximo ; 2. vigilandum esse ne aliquid immisceatur amoris sensualis, ut per operationes a spiritu alienas agnoscitur potest ; 3. adhuc observandum inter personas eiusdem sexus, multo strictius si sexus sint diversi ; 4. inter saeculares liberius posse contrahi... huiusmodi spirituales amicitias ; 5. etiam in Religiosis, si Communitas non sit bene regulata, sanctum erit pure in bonum spiritus aliquos privatim convenire inter se, dummodo servetur observantia regularis, et obstruatur ianua omni partialitati discordiarum ; 6. etsi minus urgeat hoc facere in bene regulata Communitate, ubi vel Superior vel Pater spiritualis sint ad directionem spiritualem plene opportuni... , nihilominus vel ob maiorem de alio satisfactionem, vel ob magis familiarem, fraternam et mutuum fervorem accensionem, expedire poterit ; 7. tunc quoque curandum esse, ut communicatio exterior sit moderate ad colloquendum de Deo et ad fraternam defectuum correctionem ordinata, non discrepans ab observantia regulari, nec offensionem aliis creans, sed praecipue fundata in affectu interiori in Christo Iesu, per mutua peculiaris orationum et operum subsidia, sive, ut aiunt, contractum spiritualem »¹⁸. On voit que la longue expérience

¹⁸ Cette conclusion est reproduite telle quelle par le bénédictin D. SCHRAM au n. 399 de ses *Institutiones theologiae mysticae* publiées en 1774 et souvent reproduites depuis ; on sait que dans tout l'ouvrage, l'auteur ne fait guère, comme il le déclare n. 3, que résumer La Reguera ; la question sur l'amitié l'est aux n. 382-99, mais pas toujours d'une façon bien heureuse.

de ce théologien septuagénaire et sa vaste connaissance de la tradition spirituelle, le conduisent, comme la finesse toscane d'Ottolini, à une position largement positive tout en restant très prudente.

Je crois, du reste, que l'attitude différente, purement négative, relevée plus haut chez des saints aussi « humains », au meilleur sens du mot, que S. François de Sales et S. Vincent de Paul, doit s'expliquer avant tout par le fait que, n'entendant pas aborder la question spéculativement et dans toute son ampleur, ils s'en sont simplement tenus aux conseils qui leur semblaient immédiatement opportuns pour l'auditoire très particulier qu'ils avaient à instruire et à diriger, petit groupe de femmes constituant une famille religieuse en formation.

La lecture des divers textes cités et de ceux si nombreux qu'on pourrait y ajouter, laisse cette impression que tout le monde admet la possibilité théorique dans la vie religieuse d'amitiés particulières spirituelles et sanctifiantes, non seulement entre saints, mais même entre religieux simplement bons et réguliers, que cependant à beaucoup la réalisation pratique de telles amitiés dans la vie courante des communautés ne semble ni souhaitable, ni même possible sans inconvénients sérieux. D'autres, nous venons de le voir sont d'un avis différent. Que conclure?

La raison fondamentale pour laquelle on s'abstient si fréquemment d'aborder positivement et explicitement la question de la possibilité pratique de ces amitiés, c'est qu'on estime dangereux de la soulever et de la traiter devant le public ordinaire des exhortations et des lectures spirituelles. On croira, dans des cas concrets bien déterminés, pouvoir permettre ou même encourager des intimités de ce genre, mais on jugera qu'en admettre publiquement la possibilité comme chose courante et normale, serait ouvrir toute grande la porte aux pires abus des amitiés dangereuses et mauvaises.

Je ne m'arrêterai pas à discuter ici la valeur d'une telle tactique spirituelle pour la formation des âmes : mais, dans le cas présent, il me semble nécessaire de se faire et de donner

aux autres des idées justes et précises. Nous l'avons rappelé plus haut : l'existence fréquente d'une intimité plus grande entre certains religieux est un fait qu'il n'est possible ni de supprimer, ni de négliger, pas plus qu'il n'est possible d'englober dans une même réprobation générale l'amitié sensible ou même sensuelle de deux jeunes religieux qui auront un coup de coeur l'un pour l'autre, ne cesseront de penser à leur ami, auront continuellement besoin de lui témoigner leur affection, seront jaloux du moindre signe d'amitié donné à un autre, ou encore le petit groupe fermé, vivant à part de la communauté, et en marge de la règle, critiquant, discutant, tripotant sur tout et sur tous, — et la virile et loyale intimité surnaturelle qui s'est établie entre deux bons religieux, dévoués, charitables et cordiaux envers tous, qui néanmoins trouveront un grand secours dans une particulière communion d'idées et d'aspirations, dans une mutuelle compréhension et confiance. Il importe de savoir si cette dernière intimité et les sentiments de particulière affection qu'elle fera naître dans les âmes, doivent être traités par celles-ci comme une tentation à repousser, ou si, au contraire, ils pouvant être admis comme un fait normal, dont il n'y a qu'à tirer le meilleur parti pour le service de Dieu, tout en évitant bien entendu les inconvénients auxquels il pourrait donner occasion comme la plupart des faits humains. Avoir un goût très vif pour l'étude, une intense curiosité pour toutes les questions scientifiques, peut être pour un religieux source de dangers et de fautes; maintenu dans de justes limites, ce goût sera d'un grand secours à celui qui doit servir Dieu par le travail intellectuel et l'enseignement. Il n'en va pas autrement des amitiés saines et surnaturelles dont nous parlons.

Les dangers qui peuvent naître de toute amitié sont réels. Même entre hommes mûrs, même entre bons religieux, ils ne sont pas chimériques; bien que, comme le notait justement Ottolini, dans ce dernier cas ils soient en somme faciles à éviter avec tant soit peu de vigilance et de droiture. Dans d'autres cas ils seront plus immédiats et plus graves: il est certain que des amitiés particulières entre jeunes gens demandent à être surveillées de beaucoup plus près, vu l'impulsivité de cet âge,

le manque d'expérience, les passions plus fortes; il est certain aussi que des amitiés entre religieux tièdes et peu réguliers ne feront en général qu'augmenter les déficits de leur vie spirituelle; il est certain encore que ces mêmes religieux peu fervents se précipiteront sur les satisfactions plus ou moins légitimes que leur apportera cette amitié, d'autant plus facilement qu'ils entendront reconnaître les bienfaits des amitiés spirituelles, tout comme ils se précipiteront avidement sur tous les soulagements et récréations que la nécessité de procurer un repos indispensable ne permettra pas d'écarter absolument et que eux rechercheront sans retenue en vue de cette seule satisfaction.

Mais pas plus dans un cas que dans l'autre l'abus possible, facile même si l'on veut, ne semble suffire à justifier l'exclusion pratique d'un moyen souvent efficace pour le bien. Tout est de voir si les utilités vraies, surnaturelles, de ces amitiés en compensent les risques, si ces risques peuvent être suffisamment atténués pour devenir négligeables en regard des avantages positifs.

Or il semble qu'il faille en bien des cas affirmer l'un et l'autre. Les risques ne doivent être ni majorés, ni minimisés, en particulier quand il s'agit de jeunes gens: ils tiennent à la nature humaine et au péché originel qui l'a blessée, sans parler des hérédités plus proches, souvent très lourdes et souvent aussi insoupçonnées jusqu'au moment où elles se manifesteront en une crise brutale, et il est clair que pour un jeune homme d'une affectivité désordonnée, d'un tempérament sensuel plus ou moins accentué, surtout si sa sensibilité a quelque chose d'anormal dans ses inclinations, toute amitié particulière constitue un danger grave immédiat. Mais parmi les jeunes gens qui entrent dans les ordres religieux il y en a, grâce à Dieu, beaucoup qui ont déjà reçu, ou sont susceptibles de recevoir, une éducation affective saine et virile, pour qui par conséquent, avec une vigilance ne dépassant pas leurs forces, une amitié pourra se maintenir dans une sphère toute spirituelle et s'harmoniser pleinement avec toutes les délicatesses de la commune charité fraternelle envers tous. A fortiori pour des âmes plus mûres n'est-il pas nécessaire de supposer une sainteté éminente pour que

puissent être évités les dangers de divisions, de coteries, ou même simplement d'isolement, de vie à part du reste de la communauté :¹⁹ il suffira qu'il s'agisse de religieux bons et réguliers pour que ces inconvénients soient faciles à éviter avec un peu de bonne volonté.

Il est du reste aisé de déterminer un certain nombre de points de repère grâce auxquels toute âme droite et sincère s'apercevra vite d'un glissement qui commencerait à se produire : ce sera en première ligne l'exclusivisme affectif qui n'admet pas de partage, pour qui tout tiers est un intrus, tout témoignage d'amitié donné à un autre un larcin provoquant la jalousie, à qui le reste de la communauté devient indifférent... ; avec cela un besoin continu de penser à son ami, d'en recevoir des manifestations sensibles d'affection, fût-ce au détriment de la régularité religieuse, besoin aussi de vivre à part, hors de la vie commune qui pèse. . . A ces signes et à d'autres qu'énumèrent les auteurs spirituels, il ne semble pas tellement difficile à un religieux loyal de reconnaître le mal commençant, assez tôt pour pouvoir y porter remède sans trop de difficulté.

Quant à l'utilité spirituelle de l'amitié dans la vie religieuse, elle est mise en doute surtout à cause de la raison que nous avons déjà rencontrée : les avantages qu'on peut dans le monde trouver pour son âme auprès d'un ami, le religieux les trouvera surabondamment auprès de ses supérieurs et dans la charité de ses frères ; conseils, encouragements, réconfort et aide de tout genre lui seront normalement assurés par les supérieurs et pères spirituels, comme normalement aussi l'atmosphère fa-

¹⁹ Je vise là le cas qui peut facilement se produire entre religieux : deux ou plusieurs amis s'habituent à vivre continuellement entre eux, prenant ordinairement ensemble leurs récréations, se rendant entre eux les petits services courants, le tout dans les limites prévues par la règle qui n'est pas matériellement violée, mais en laissant se détendre les liens de rapports familiers avec le reste de la communauté, surtout si celle-ci est un peu nombreuse : bien qu'il n'y ait dans cette amitié rien de « sensible », ni de strictement irrégulier, elle est certainement incompatible avec le véritable esprit de charité demandé par la vie commune ; une amitié ne pourra être en même temps *particulière* et *spirituelle* que si elle vient s'encadrer pleinement, sans les diminuer, dans les amicales relations de la charité commune.

miliale de la communauté doit satisfaire largement tous ses légitimes besoins d'affection. Dans l'abstrait et sur le plan théorique, il n'y a rien à répondre à cette raison; sur le terrain des réalités concrètes elle semble bien moins décisive. Les supérieurs religieux, étant des hommes, ne seront jamais absolument parfaits, et même, fussent-ils tous des saints, ils garderont leur tempérament propre et il arrivera fatalement une fois ou l'autre que tel de leurs religieux sera gêné avec le meilleur d'entre eux, qu'il ne pourra dès lors en recevoir le secours qu'il rencontrera au contraire auprès de tel de ses confrères mieux préparé par son caractère ou par les circonstances à le comprendre et à l'aider efficacement²⁰. C'est ce que La Reguera admettait comme possible même dans les communautés les plus régulières. Plus d'une fois du reste le supérieur lui-même sera heureux de pouvoir se servir de cette voie amicale pour faire mieux accepter un conseil ou un avertissement délicat. Certaines collaborations plus difficiles, et cependant nécessaires, seront singulièrement plus fécondes si elles peuvent être réalisées dans une atmosphère de franche et virile amitié. Enfin, si paradoxal que cela puisse paraître, la charité fraternelle commune elle-même sera souvent entretenue et développée on ne peut plus efficacement par de vraies amitiés spirituelles s'attachant d'un commun accord à la promouvoir autour d'elles²¹.

Une objection de principe est faite contre toute amitié spéciale entre religieux au nom du renoncement à toute affection humaine, si légitime qu'elle soit, impliqué dans la renonciation à la vie de famille conséquence du voeu de chasteté et de la vie

²⁰ Notons cependant qu'une grande prudence devra régler des confidences mutuelles de ce genre entre jeunes religieux: dès qu'il s'agit, non seulement de tout ce qui a trait à la chasteté, ce qui est trop clair, mais aussi de leurs autres difficultés, peines, faiblesses et défaillances spirituelles, le manque d'expérience peut aboutir à des conseils très dommageables, et le défaut de maturité amener une contagion redoutable de ces mêmes difficultés.

²¹ Cette contribution des amis à la charité fraternelle est bien dépeinte dans une jolie page des *Briefe in ein Kloster* du P. P. LIPPERT, Munich, 1932, p. 136; cette lettre et la suivante touchent la question présente sous sa forme la plus délicate.

commune : s'ils ont sacrifié les affections de famille, les plus saintes qui soient dans l'ordre naturel, ce n'est pas pour se dédommager avec un succédané bien inférieur. Si la raison principale de ne pas exclure a priori toute amitié particulière spirituelle entre religieux, était la satisfaction, la consolation même si l'on veut, qu'ils peuvent y trouver, il n'y aurait guère rien à répondre à une telle objection : il est certain que ces affections de famille que le religieux ne peut plus goûter que dans la mesure restreinte qui s'accorde avec sa règle, sont au-dessus de celles de la simple amitié, que par conséquent, pour tenir son cœur pleinement libre au service de Dieu, il devra renoncer aux satisfactions personnelles qu'il pourrait chercher dans celles-ci aussi bien que dans celles-là.

Mais en réalité la question est fort différente : on l'a vu, les défenseurs de la possibilité d'amitiés entre religieux envisagent celles-ci avant tout comme un moyen de sanctification, un secours pour mieux servir Dieu, moyen et secours, notait Ottolini, qui pourront souvent apporter par surcroît un agrément ou des utilités d'ordre moins surnaturel, mais qui ne seront pas recherchés en vue de cet agrément ou de ces utilités. Là encore il en va de l'amitié comme de l'étude, de la nourriture, des soulagements et récréations que les religieux devront employer pour conserver leurs forces en vue du service de Dieu ; il arrivera souvent qu'ils y trouveront beaucoup d'agrément naturel, qu'ils se laisseront même aller à plus d'un dérèglement dans la manière d'en user ; on tâchera de surnaturaliser cet agrément, d'éviter autant que possible tout dérèglement, on ne renoncera cependant ni à l'étude, ni aux repas, ni aux récréations, à cause de leur nécessité ou du moins de leur grande utilité.

Rarement, je crois, l'amitié sera dans la vie normale pour un religieux un secours vraiment nécessaire, comme elle peut l'être plus facilement dans le monde, ou encore, comme le disait La Reguera, dans une communauté relâchée : mais souvent elle sera utile et apportera des avantages spirituels nullement négligeables.

Et là semble être la raison très suffisante de ne pas laisser prescrire les enseignements traditionnels sur ce sujet. Pas plus

que tant d'autres enseignements spirituels sur des matières plus ou moins complexes et délicates, celui-ci ne devra être distribué, à des commençants surtout, sans prudence ni discernement; on devra y joindre les forts avertissements, traditionnels eux aussi, sur les terribles dangers des amitiés vaines ou coupables, sur la facilité d'y glisser insensiblement; mais après avoir donné ces avertissements, il conviendra de marquer discrètement la place des vraies amitiés spirituelles et leurs multiples bienfaits pour un meilleur service de Dieu. Dans les livres de botanique, après avoir décrit longuement, à grand renfort de planches impressionnantes, les champignons vénéneux, leurs dangers, la facilité de les confondre avec les espèces comestibles, on consacre tout de même aussi un chapitre aux bons champignons, aux signes qui permettent de les reconnaître et même à leurs incontestables qualités nutritives.

JOSEPH DE GUIBERT S. I.